

Atlas linguistique ou grammaires-dictionnaires-textes?

Le premier congrès international de linguistes, qui eut lieu à La Haye en avril 1928, vota à l'unanimité une décision demandant aux gouvernements représentés dans la Société des Nations de faire dresser l'Atlas linguistique du monde entier et de faire joindre à l'enquête géographico-linguistique une récolte de textes fixés par gramophone. L'initiative de cette décision est due à l'indoeuropéaniste M. A. Meillet: c'est lui qui demanda l'atlas géographique de tous les parlars du monde pour avoir, comme il disait, des descriptions suffisantes et «rigoureusement comparables». La collection de phonogrammes fut proposée par les linguistes hollandais et allemands qui étudiaient les langues non-indoeuropéennes (Uhlenbeck, Grimme et autres). Dans la discussion j'eus l'occasion d'exposer quelques vues qui me se lent personnelles et que je veux communiquer, sur l'aimable demande du directeur, aux lecteurs de cette revue.

Pour le dire d'emblée, je ne suis pas de l'avis de l'illustre professeur au Collège de France (Texte des «Propositions» présentées au Congrès, p. 31): «L'expérience montre que pour avoir des réponses comparables entre elles et présentant le minimum de certitude nécessaire, l'enquête faite par un enquêteur unique visitant une région est le seul possible. L'enquête par voie de réponses écrites ne peut servir que pour des compléments ou des recoupements... Le résultat de l'enquête ne peut être présenté utilement que sous forme de cartes. Comme en pratique la carte perd toute clarté si deux formes sont indiquées pour un point, on ne peut, sur chaque point, interroger qu'un seul sujet. Le procédé de l'enquête et de l'exposition cartographique exige donc des simplifications qui, au premier abord, étonnent et choquent, mais qui, on l'aperçoit aisément, sont de condition essentielle pour toute recherche comparative».

Je tiens à noter dans cet exposé trois points:

1.° M. Meillet fait siennes les idées de Gilliéron sur la cartographie linguistique.

2.^o M. Meillet veut des matériaux «rigoureusement comparables» (idée chère à Gilliéron).

3.^o M. Meillet se prononce pour l'enquêteur unique (comme Gilliéron).

Or, on se rend trop peu compte entre linguistes que le retentissement extraordinaire qu'a trouvé l'Atlas linguistique de la France, est dû moins à la *nécessité* de concevoir un atlas à la base du système gilliéronien qu'à *l'individualité puissante* de Gilliéron, qui a su impressionner les linguistes du monde entier. En sapant les bases de l'idéologie de Gilliéron, nous pourrions ébranler celles de la conception de son atlas.

Gilliéron, fils de géologue, part évidemment des idées égalitaires ayant cours dans les sciences naturelles depuis le XVIII^e siècle et dans l'idéologie de la Révolution: il est très remarquable à ce point de vue que Gilliéron ait reproduit dans son atlas la répartition anti-historique de la France en départements qu'avait instituée la Révolution, et que les points explorés sont choisis d'après leur distance l'un de l'autre, non pas d'après des critères tirés de l'histoire ou de l'histoire de la civilisation françaises: l'atlas linguistique de Gilliéron a l'aspect d'un atlas géologique (la ville de Paris, dont l'importance linguistique pourtant démontrée magistralement par Gilliéron lui-même, ne figure pas comme point dans cet atlas «égalitaire»).

Gilliéron choisit l'enquêteur unique pour obtenir des matériaux comparables, comme le système métrique a fourni un étalon artificiel unique qui permet de comparer (mesurer) les entités les plus différentes: mais qui ne voit que la comparabilité est atteinte assez artificiellement, par *l'unité du point de comparaison*, par *l'unité de l'enquêteur* et par la *réduction des sujets interrogés à une personne*? M. Bloch, qui exposait au congrès en détail le système de Gilliéron, nous disait que, pour ne pas obtenir de réponses contradictoires—qui viendraient sûrement si on interrogeait plus d'un sujet—, il fallait se borner à *un* sujet—qu'est-ce à dire sinon que l'enquêteur doit, d'après cette théorie, se boucher les oreilles pour ne pas entendre les voix des individus parlants qui pourraient déranger ce système simplifié et pseudo-«unitaire»? La comparabilité n'est atteinte qu'au prix d'omissions voulues. Comment les parlars basques si variés et si peu unifiés pourraient-ils être explorés à la base *d'un* sujet par localité, sans que ce choix nous donne une image tout à fait arbitraire de ces parlars? La logique demanderait—de

même que pour l'Atlas de la France—pour un Atlas du Monde un enquêteur unique: alors, et alors seulement, on aurait des matériaux «rigoureusement comparables». Selon moi, la «comparabilité», qui n'est au fond qu'une unification artificielle et même quelquefois une déformation (qu'on pense aux nasales qu'Edmont a crues entendre en Corse!), n'est pas à l'avantage de la description des parlers: l'enquêteur n'est pas un appareil, c'est un homme (1): il falsifiera toujours et le sujet falsifiera en traduisant (l'ALF n'est au fond qu'un atlas des traductions offertes à Edmont par les patoisants). Bref, il y aura autant d'erreurs que dans les descriptions faites par les patoisants de leurs propres parlers..

C'est en effet une des soi-disant «vérités» qui datent depuis Gilliéron, que la préférence accordée à la méthode de l'enquêteur unique (et par conséquent étranger à presque tous les parlers qu'il doit fixer) et le peu de valeur qu'on reconnaît aux questionnaires envoyés à des connaisseurs de leur parler. «L'expérience» ne montre pas du tout, comme le pense M. Meillet, que la première méthode est la seule applicable: l'Atlas linguistique allemand (Wenker-Wrede) et le glossaire de Gauchat sont là pour le prouver. Même pour la phonétique, les 40 phrases envoyées par Wenker aux instituteurs allemands ont donné des aires cohérentes de graphies que la linguistique doit interpréter quant à leur, sens: il est très vrai que les aires de l'Atlas linguistique allemand ne représentent que le minimum de l'étendue réelle d'une particularité phonétique ou autre, mais est-ce que l'Atlas de Gilliéron ne nous donne pas lui aussi des aires minima, du moment qu'il enregistre des traductions de mots (ou de phrases) français en patois? Il y a bilinguisme et traduction (et par conséquent «trahison») ici et là: les instituteurs allemands traduisirent du patois en le notant par des signes réservés à la langue littéraire; les patoisants français traduisirent du français dont ils ne savaient pas toujours l'équivalent patois. La méthode d'investigation par l'enquêteur unique n'est pas plus directe que celle des enquêteurs locaux.

J'arrive à l'argument qu'on fait toujours intervenir en faveur de l'enquêteur du type Edimont: c'est de pouvoir provoquer des réponses de premier jet, tandis que les enquêteurs autochtones

(1) L'idée de l'enquêteur idéal «mécanique», que Gilliéron croyait avoir trouvé en Edmont, est liée à cette conception de l'homme-tabula rasa, de l'homme-étalon substitué à l'étalon qu'emploient les sciences naturelles.

sont censés gâter par des retouches ultérieures la prétendue belle spontanéité des premières réponses. On oublie que les conditions de la méthode de l'enquête par l'enquêteur étranger sont les plus mauvaises possibles: qu'arrive-t-il en effet si l'enquêteur n'est pas, selon une expression de feu l'abbé Rousselot, «homme à provoquer un dialecte»? Il n'«exforquera» peut-être pas au sens littéral du mot des formes-pourtant ce langage provoqué sous la pression d'une question directe en langue étrangère (non-patoise, non-indigène, etc.), sous la pression du moment choisi par l'enquêteur, sous la pression du fait même de l'enquête, sera toujours un «langage extorqué». Ce ne sera assurément pas la *lingua del cuore* qui se manifesterait sous cette triple menace—tout au plus la *lingua del pane*. Mais est-ce que la *lingua del pane* représente vraiment la totalité ou l'essentiel d'une langue? Une conception mécanique de la langue comme somme de signes linguistiques parfaitement isolables et toujours reproductibles préside à cette institution d'explorateurs-voyageurs impassibles et «objectifs»—les siècles à venir verront dans cette forme de la linguistique «opérant sur le terrain» des analogies frappantes avec le tourisme système Baedeker et ne comprendront pas cette manière simpliste et brutale de vouloir fixer les faits fuyants de la langue.

Les partisans de la méthode de l'enquête menée par un explorateur unique et étranger font fi en général du vieux type de dictionnaires, de grammaires de parlers faits par des indigènes (M. Meillet leur reconnaît au moins une valeur subsidiaire à côté des atlas, voir p. ex. Sever Pop, *Buts et méthodes des enquêtes dialectales* (Paris 1927), opuscule dont j'ai publié un compte-rendu dans *Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil.* 1928, col. 189-192. On a trop souvent le tort de comparer de mauvais exemples de dictionnaires et grammaires à un instrument de travail aussi mûri et aussi excellent que l'atlas de Gilliéron: le glossaire de *Gauchat* ne permet-il pas la comparaison avec celui-ci? L'Edmont auteur du lexique saint-polois n'est il pas l'Edmont explorateur de l'ALF? On nous dit encore que la richesse des dictionnaires et des grammaires n'est qu'apparente: en effet, ils nous donnent tous les caprices d'une langue, les superfétations de l'imagination figurent sur le même pied, à côté des mots de tous les jours, tandis que l'atlas ne contient que des mots et des tours vraiment usuels, les faits de langue normaux. Mais qui nous dit qu'un bon dictionnaire ne pourrait pas nous renseigner aussi bien sur l'étendue de l'usage de chaque mot ou tour (voir p. ex. le glossaire de *Gauchat*

et le Hessen-Nassauisches Volks-Wörterbuch de Mlle. Berthold? Et ensuite, le tri opéré par l'atlas parmi les richesses lexicographiques, syntaxiques, etc., d'une langue donnée n'entraîne-t-il pas un appauvrissement des moyens de cette langue, dont les finesses d'expressions, les nuances stylistiques, etc., sont retranchées brutalement? tout ce qui intéresse le psychologue, l'esthéticien de la langue, le partisan du côté imaginaire et artistique dans le langage humain, manquera infailliblement dans ce soi-disant impartial et complet recensement des langues humaines qu'envisage l'école linguistique française. Au fond ce tri répond à un besoin intime du Français, à son amour de la clarté et du mot propre, qui se sont révélés plus d'une fois dans l'histoire de sa langue (cf. Vaugelas et les autres grammairiens!)—mais pourquoi appliquerait-on à une langue moins régularisée et réglementée que le français une méthode d'investigation basée précisément sur ce même esprit régularisateur qui a présidé au développement de cette langue? L'ALF est un instrument de travail français, qui porte les empreintes de l'esprit français et qui est destiné pour un champ de travail français. Tout en reconnaissant ce qu'il a apporté en fait de nouveaux matériaux à l'histoire du français, à la biologie de la langue, etc., il faut mettre en garde les linguistes d'autres pays contre une imitation mécanique et servile des procédés de Gilliéron sur un terrain linguistique tout à fait différent (p. ex. sur le terrain basque). On m'objectera la rapidité nécessaire à une entreprise mondiale qui, déjà, exigera beaucoup de sacrifices de la part des gouvernements et des hommes de la science: on me dira: «nous n'avons pas le temps de collectionner les brins de poésie éparpillés par ci par là dans les parlers, au moment où ces parlers mêmes, menacés quelquefois de ruine imminente, nous sont inconnus en grande partie dans leur fond et leur essence». Mais qui nous dit que ce qui est considéré aujourd'hui comme essentiel dans une langue, le sera demain? Le départ que nous faisons aujourd'hui entre «essentiel» et «accessoire» dans un système déterminé de langue, est dicté par les besoins des comparatistes-historiens qui désirent, naturellement, des faits de langue «rigoureusement comparables»: on compare les faits phonétiques, morphologiques, etc., pour pouvoir établir la généalogie des parlers («Sprachverwandtschaft») et classer les langues diverses selon leurs degrés de parenté. Mais si l'intérêt de la linguistique à venir se portait par exemple sur des faits esthétiques, psychologiques, etc., ces faits dits essentiels actuellement seraient sans aucun doute relégués au

second plan. L'atlas de Gilliéron ainsi que celui envisagé comme possible par M. Meillet sont inspirés par les besoins des comparatistes et ils rendent comparables des variétés de langues «ondoyantes et diverses» comme l'homme lui-même. Je proposerais donc plutôt, des descriptions faites sans parti-pris comparatiste ou autre, ne portant aucun préjudice à l'avenir: tant mieux si elles seront comparables-mais si elles ne l'étaient pas, nous ne nous inquiéterons guère, étant donné que les langues les plus apparentées (p. ex. les langues romanes) sont au fond incommensurables, «incomparables»

L'atlas linguistique, qui me semble encore assez indiqué pour une entreprise qui ne veut dessiner que les grandes lignes, comme celle de Meillet, ne me semble pas du tout recommandable à un petit peuple conscient de la valeur de son idiome et qui voudrait réunir les matériaux nécessaires à l'étude scientifique de ce langage, comme le peuple basque. Je ne me lasserai de répéter ce que j'ai déjà dit à propos de l'Atlas linguistique catalan (*Ztschr. f. rom. Phil.* XLV, 614 suiv.): étant donné l'alternative: «atlas linguistique ou dictionnaire», un petit peuple, qui ne dispose pas de moyens financiers trop abondants, devrait poursuivre d'abord le projet du dictionnaire et ensuite seulement celui de l'atlas, parce que l'histoire d'une langue ne peut être étudiée à fond et d'abord que par le dictionnaire (je défie les partisans de l'atlas d'expliquer l'étymologie des mots de l'ALF *seulement* par les données de l'atlas!). Or, le contraire de ce qu'on devrait attendre du point de vue de la logique ainsi que de celui de l'histoire de la linguistique, arrive: on délaisse l'oeuvre nationale des dictionnaires et on la sacrifie à la mode des atlas: les Catalans, les Bretons, les Roumains travaillent tout d'abord à ces volumineux atlas, malgré les frais énormes qu'entraîne la forme cartographique, forme qui, p. ex. pour le catalan parlé en deça et au delà de la mer, ne s'imposait pas du tout. Ces «petits peuples» ne font d'ailleurs que suivre les errements (et peut-être erreurs!?) des grands; le peuple italien paraît se désintéresser complètement de la tradition glorieuse de sa Crusca; en France, on ne songe pas encore à rééditer, amplifier et moderniser le Littré; seules, l'Angleterre et l'Allemagne terminent courageusement, malgré les difficultés d'après-guerre, leurs dictionnaires nationaux gigantesques. Un pays comme la Roumanie, qui possède les premiers volumes d'un dictionnaire dont aucun peuple roman n'a l'égal, en fait avancer bien lentement la publication et s'occupe déjà de projets d'atlas. On pourrait multiplier les exemples qui démontrent l'engouement actuel des linguistes

pour un instrument de travail précieux assurément, mais qui ne peut rendre de bons services que combiné avec les moyens usuels (les dictionnaires, grammaires, etc.). L'atlas ne peut nous offrir qu'un tableau artificiellement simplifié d'un état de langue, tandis que le dictionnaire nous fait assister au devenir d'une langue et déploie devant nous les richesses d'expression dont la langue dispose et a disposé. Celui qui cherche dans la langue les, faits automatisés et normaux, le fonctionnement systématique, préférera l'atlas, celui qui cherche les faits affectifs et expressifs, l'élément créateur dans la langue, fera choix du dictionnaire. Comme les faits expressifs précèdent dans l'histoire de la langue l'établissement du «système» (voir en dernier lieu l'excellent article de Gawronski dans le Bulletin de la société polonaise de linguistique), il faudra d'abord étudier l'élément créateur dans les langues et ensuite seulement aborder l'étude de l'organisation que l'homme a donné à ses langues; en outre, je trouve que l'heure actuelle, qui travaille partout et dans tous les domaines de l'esprit à nous libérer des chaînes de la philosophie positiviste, demande à la linguistique, plutôt que de rassembler les faits automatisés et cristallisés, de comprendre le travail créateur inhérent au devenir linguistique.

Les règles pratiques qui me semblent découler des vues exposées ici, me semblent les suivantes: 1.°, *si vous avez la possibilité de faire et un atlas linguistique et un dictionnaire (plus une grammaire) faites les deux, mais d'abord le dictionnaire (plus la grammaire)*; 2.°, *si vous n'avez que le choix de l'un des deux genres de publications, faites plutôt le dictionnaire (plus la grammaire)*; 3.°, *n'imitiez l'Atlas de Gilliéron que là où les conditions linguistiques sont égales aux conditions françaises et où la mentalité des linguistes est conforme à la mentalité française du temps de Gilliéron.*

Université de Marbourg.

Leo SPITZER